



Culture médias

MÉDIAS

Pas de frontières pour la liberté

C'est injuste mais c'est ainsi : on ne retient pas tous les noms de ceux qui ont fait l'Histoire. Émilie Busquant est ainsi, pour les Algériens comme pour les Français, une inconnue. Compagne depuis 1923 de Messali Hadj, le père du nationalisme algérien, fille d'un ouvrier lorrain anarcho-syndicaliste, elle fut pourtant jusqu'à sa mort, en 1953, de tous les combats pour l'émancipation de l'Algérie. C'est elle, bien souvent, qui prenait de facto la direction du parti indépendantiste pionnier qu'animait Messali quand celui-ci, cas fréquent, était emprisonné par le colonisateur. C'est elle qui aurait cousu, dès le milieu des années 1930, le premier drapeau algérien. Le film de Rabah Zanoun a le grand mérite de retracer, avec le concours précieux de sa fille, Djanina Messali-Benkhefati, le parcours de cette militante inlassable qui avait pour devise : « Il n'y a pas de frontières dans la lutte pour la liberté », alors même que les documents disponibles à son sujet sont des plus rares. ●

RENAUD DE ROCHEBRUNE

Émilie Busquant, une passion algérienne, de Rabah Zanoun (le 26 janvier à 23h30 sur France 3)



FRANCE 3



EXPO

L'art et la matière

Des cornes, des tissus pailletés, des billes, du bois, des morceaux de tôle, de pneus, d'acier... D'un bric-à-brac hétéroclite de matériaux surgissent un gigantesque fétiche, un paysage infernal, une vanité baroque. L'exposition « Haïti » présente au Grand Palais la création haïtienne du XIX^e siècle à aujourd'hui en 170 œuvres. Ce qui marque ? L'inventivité des artistes et l'exubérance de leurs travaux. Et surtout leur sens du recyclage ! Dans une île brisée par la dictature et les séismes, les créateurs (re)composent avec les miettes du chaos. ●

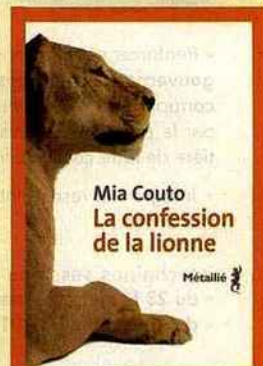
LÉO PAJON

« Haïti, deux siècles de création artistique », galeries nationales du Grand Palais, jusqu'au 15 février

Et il est comment le dernier...

... Mia Couto ?

On le sait, Mia Couto n'a pas son pareil pour brouiller la frontière entre la raison et la superstition, l'éveil et le rêve, la vie et la mort. *La Confession de la lionne* s'inscrit dans cette veine du réalisme magique popularisée par feu Gabriel García Márquez. Côté réalisme, cette « explication liminaire » de l'écrivain (et biologiste) mozambicain : « En 2008, l'entreprise dans laquelle je travaillais dépêcha dans le nord du pays quinze jeunes hommes pour servir d'agents environnementaux. Les attaques de lions contre les personnes débutèrent à la même époque dans la même région. [...] Mes fréquentes visites sur le théâtre du drame m'ont suggéré l'histoire que je rapporte ici, inspirée de faits et de personnages réels. » Côté magie, les quelque 200 pages qui suivent.



La Confession de la lionne, de Mia Couto, traduit du portugais (Mozambique) par Elisabeth Monteiro Rodrigues, Métailié, 240 pages, 18 euros

Nous sommes à Kulumani, localité déshéritée du Mozambique (ne cherchez pas sur Google Maps, vous vous retrouveriez en Inde). Pour sauver les villageois – ou plutôt les villageoises, les attaques ne touchant que des femmes – des griffes des lions, les autorités font appel à Arcanjo Baleiro, dernier chasseur digne de ce nom – pour lui, les autres ne sont que des « tumeurs ». N'a-t-il pas, quelques années plus tôt, débarrassé les mêmes lieux d'un dangereux crocodile et, par la même occasion, fait chavirer le cœur de la jeune Mariamar, sœur de la dernière victime des fauves ? Le voici donc de retour, accompagné d'un écrivain, appareil photo en bandoulière et carnet à la main, avide de rendre compte de cette partie de chasse.

Beaucoup de mystères dans ce livre. Des personnages ambivalents, pauvres humains le jour, puissants félins la nuit. Un passé ténébreux, tissé d'histoires de famille comme on ne les raconte pas au coin du feu. Et tellement de fausses pistes dans cet écheveau de métaphores que l'auteur de *L'Accordeur de silences* nous sans modération ! Une lionne n'y retrouverait pas ses petits... Ainsi de la chasse : serait-ce une façon d'évoquer l'écriture ? « Et là, calligraphiée sur le papier, la bête sauvage s'agenouillait à mes pieds », narre Mariamar, femme à la rage rentrée dont la voix, chapitre après chapitre, alterne avec celle d'Arcanjo. Trois lignes plus loin, un autre indice : « Dans un monde d'hommes et de chasseurs, les mots furent ma première arme. » Au risque de priver le lecteur du plaisir (ou de l'effort ?) de la traque, gageons que la clé du conte se trouve dans cette phrase. Après tout, ce n'est pas la confession « du lion ». ●

FABIEN MOLLON